

QUOI DE MEUF - ÉPISODE (LONG) 100

“Rentrée littéraire 2020 : Féministes jusqu'au bout des mots”

CLÉMENTINE - Les questions de genre, de classe et de race intéressent les lecteur.ices et enfin les éditeur.ices. Est-ce que la rentrée littéraire serait féministe ? Aujourd'hui, on vous propose un épisode collectif pour le 100ème épisode et on retrouve nos chroniqueuses masquées et ensauvagées comme jamais !

PAULINE - Hello Clem' !

KAOUTAR - Bonjour à toutes !

KIYÉMIS - Hello !

Que s'est-il passé cet été ?

CLÉMENTINE - L'été fut assez fort en actu féministes, avec déjà le remaniement de la mort qui tue avec Darmanin sur son trône, Schiappa continuera son inaction en plus haut lieu, tout cela a été vécu comme un coup de poing dans la gueule. La semaine dernière, on a tenté d'écraser des colleur.euses féministes. Sinon, côté good news (il y en a peu), Angèle a fait son coming out, la PMA est encore et encore passée à l'Assemblée en juillet et la rentrée littéraire nous présente énormément de livres bien badasses. Je pense qu'il y a d'autres nouvelles aussi Pauline ?

PAULINE - Oui, puisque l'on parle de rentrée littéraire, je voulais évoquer une polémique (qui est plus de rentrée d'été), c'est celle autour du livre de Pauline Harmange, *Moi les hommes je les déteste*. Un titre qui a beaucoup fait parler. C'est un essai féministe de la maison d'édition *Monstrograph*, tenu par Martin Page et Coline Pierré. Ce qui s'est passé, c'est qu'un chargé de mission au ministère de l'égalité femmes-hommes a envoyé un mail de menace aux éditeurs (sans prendre la peine de lire le livre) en écrivant que c'est de toutes évidences un livre qui est une ode à la misandrie, la haine des hommes. Il écrit : “Je me permets de vous rappeler que l'invocation à la haine, à raison du sexe, est un délit pénal. En conséquence, je vous demande immédiatement de retirer ce livre de votre catalogue”, tout en menaçant de transmettre l'affaire au parquet.

KIYÉMIS - Il y a plus de liberté d'expression là !

CLÉMENTINE - J'espère qu'il a envoyé autant de lettres à tous les éditeurs de livres misogynes.

PAULINE - Donc, c'est *Mediapart* qui a sorti l'info, c'était assez hallucinant. Je recommande un très bon article, publié dans l'OBS par Elisabeth Philip, qui rappelle toute la tradition de la littérature misogynne française. Elle cite, par exemple, Baudelaire qui écrivait au sujet de George Sand qu'elle était une latrine. Et elle rappelle qu'il y a eu des textes autrement plus virulent que celui de Pauline Harmange comme le pamphlet *Scum Manifesto* de Valérie Solanas, dans lequel elle écrit que "l'homme est une fausse couche ambulante". Pauline Harmange à côté, elle dénonce les violences, donc ce n'est pas le même langage. L'avantage est qu'avec la polémique, le livre a fait le buzz et les éditeurs sont débordés.

CLÉMENTINE - Oui, c'est vraiment une censure très sélective. Et on rappelle aussi que cette petite maison d'édition cherche une autre maison d'édition, plus grande, pour pouvoir prendre le relais. Et toi Kiyémis, qu'est-ce que tu as retenu de l'actualité de l'été et de la rentrée ?

KIYÉMIS - Ce qui m'a marqué, c'est tout ce qui s'est passé autour du film *Mignonne* de Maïmouna Doucouré, sorti récemment en salle en France. C'est une super réalisatrice, elle a notamment réalisé le court-métrage *Maman*, pour lequel elle a eu un César du documentaire avec Alice Diop. Et pour celles et ceux qui n'ont pas suivi le drame de l'été, l'affiche du film représente des jeunes filles d'une dizaine d'années en train de twerker. Donc ni une ni deux, les réseaux sociaux se sont emballés et ont accusé Maimouna Doucouré de faire une apologie de la pédophilie. Elle a même reçu des menaces de mort par un groupe d'extrême droite. J'ai vraiment été choquée comment avec une mauvaise promo la faire prendre toute cette vague. Elle dénonce l'hypersexualisation des jeunes filles, mais en même si tu fais

KAOUTAR - D'ailleurs, le film a été interdit en Turquie. À l'échelle internationale, il ne va pas pouvoir circuler de la même manière que si cette polémique n'avait pas eu lieu.

KIYÉMIS - Tout ça car on a retiré à l'autrice, son droit de regard à la com'. Je trouve ça très violent.

CLÉMENTINE - Et alors, en ce moment, on parle aussi pas mal du #Balancetonrappeur, même si on rappelle que les violences sexuelles et sexistes ne sont pas réservées à certaines catégories de la population. Tu peux peut-être nous rappeler les faits ?

KAOUTAR - Alors effectivement, sur les réseaux sociaux et en particulier sur Instagram, des plaintes, puis des accusations, puis des soupçons et puis c'est aller crescendo, contre le rappeur Moha La Squale et aussi contre le rappeur Roméo Elvis sont apparus, ce qui est assez intéressant de relever. On reviendra peut-être une autre fois, plus longuement sur ces deux cas, voire sur d'autres cas potentiels qui

apparaîtront par la suite. C'est simplement de considérer que Roméo Elvis, qui est un rappeur, a une sœur. Cette sœur, elle est connue, c'est Angèle. La chanteuse belge et c'est intéressant de voir à quel point sur Twitter, notamment c'était en top tendance. Ce n'est pas tant Roméo Elvis. Mais c'est bien Angèle, puisqu'un certain nombre de groupes, on pourrait les distinguer de différentes manières, se sont pris à elle en l'accusant d'être une fausse féministe, en lui demandant de rendre des comptes par rapport aux faits commis par son frère. En tout cas, il est soupçonné de les avoir commis, etc. Donc, vraiment intéressant de voir comment, dans un système patriarcal comme le nôtre, même quand l'homme est accusé d'avoir commis des agressions sexuelles, c'est l'entourage féminin ici, sa soeur en l'occurrence, qui est complètement prise à partie et violentée dans les possibles interventions qu'elle peut faire. Comme si Angèle était la gardienne de son frère. Affaire à suivre.

CLÉMENTINE - Et on n'oublie pas de penser aux victimes aussi dans cette affaire.

KIYÉMIS - Et puis là on oppose vraiment les victimes à la sœur quoi !

CLÉMENTINE - On arrête de diviser les femmes et on va enfin parler du sujet qui nous occupe, c'est-à-dire de la rentrée littéraire. Alors, on rappelle qu'il y a cette année pas moins de 511 nouveaux romans. On n'oublie pas non plus de soutenir les libraires qui ont été durement affectées par l'épidémie du COVID. Et alors, on va faire un peu le tri parmi cette offre pléthorique. Elle est effectivement assez satisfaisante, même s'il y a évidemment un peu d'opportunisme là-dedans. On n'est pas dupe, mais c'est vrai qu'on est peut-être un peu prise de court par l'embouteillage de publications sur les sujets qui nous intéressent. On va donc en parler d'homme à homme ou pas. En tout cas, ce qui est sûr, c'est qu'on ne va pas, dans cet épisode, parler d'un homme blanc et déprimé qui se met au yoga. Désolé... Alors, qu'est-ce qu'on peut lire ? D'abord, pour se faire du bien, où peut-on puiser le réconfort en cette rentrée ? Peut-être dans l'ouvrage de Chloé Delaume, *Le cœur synthétique*. Pauline, tu l'as lu ?

PAULINE - Oui, donc c'est le retour de Chloé Delaume, qui est l'auteur des *Sorcières de la République* et de mes chères sœurs, entre autres. Elle revient en cette rentrée littéraire avec un roman qui s'appelle *Le cœur synthétique*, comme tu l'as dit. Et c'est l'histoire d'Adélaïde, héroïne on va dire oui, un peu désespérée, un peu looseuse qui vient de se séparer et qui vit dans un petit deux pièces. Elle est attachée de presse, elle cherche l'amour désespérément, elle cherche à se recaser. Et c'est un peu la série de ses déboires amoureux et de ses pensées, ses amitiés et de son quotidien un peu morne. J'avoue que ma première réaction quand j'ai ouvert le livre, ça a été d'être un peu dubitative parce que j'avais l'impression de voir un peu des clichés sur les quadras célibataires désespérées, les gens du monde de l'édition aussi, qui tapent de la coke à chaque occasion. Je trouvais ça très désespérant, mais bien sûr, je pense que je faisais fausse route parce que évidemment, c'est Chloé Delaume.

Donc, en fait, c'est une énorme farce. Je pense que c'est vraiment comme ça qu'il faut prendre le livre. C'est du second degré. En fait, elle va tailler tout le monde. C'est vraiment un bulldozer. Donc, par exemple, elle invente des titres de bouquins complètement déjantés. Et ça fait vraiment écho, justement, à la rentrée littéraire. C'est très drôle et elle raconte aussi les stratégies des attachés de presse, les guéguerres entre les éditeurs, entre les chapelles, entre la littérature contemporaine et le témoignage ou le roman de société. En fait, c'est hyper drôle et elle va aussi parler de rites de sorcières entre copines, pour que l'héroïne Adélaïde, trouve son prince charmant. C'est extrêmement drôle. Franchement, j'ai énormément ri. Donc effectivement, un livre pour se faire du bien. Ça, c'est sûr, parce que c'est hilarant. Il y a une espèce de nonchalance caustique, hilarante chez Delaume, ça ne peut pas lui enlever. Par exemple, il y a une scène où Adélaïde se rend pour la première fois dans un supermarché bio et qu'elle s'invente une vie avec un autre client tout en regardant les produits autour d'elle, les noix, les poireaux qui sont moches. Elle a un monologue intérieur qui est vraiment à mourir de rire. Après, voilà, il y a quelques fulgurances comme ça. Ou alors elle imagine qu'elle va découpé en morceaux un de ses ex médiocres.

Ça, c'est vraiment drôle, mais bon. Pour le coup, elle cite le Scum Manifesto, justement, à travers son héroïne. Et moi, j'aurais envie qu'elle aille encore plus loin dans la misandrie, pour être honnête, dans la désillusion, dans le côté incisif dont elle est totalement capable, évidemment, dans la critique sociale. Et j'aurais aimé qu'elle assume plus qu'elle est, je pense dans l'autofiction et qu'elle s'inspire en partie de son expérience il me semble. Parce que moi, je l'ai déjà entendu parler du couple en interview, de comment ça l'a obséder, puis comment elle s'en est détaché. En fait, j'aurais aimé avoir sa voix davantage. Moi, j'aime bien quand elle parle au "je", par exemple dans "Mes bien chères sœurs" ou au "nous". Finalement, Chloé Delaume m'intéresse plus que son héroïne. Je la trouve plus intéressante, plus passionnante. Donc, j'aurais vraiment adoré qu'elle livre plus frontalement son rapport à la norme conjugale. Et ça, ça m'a un peu manqué. Après, clairement, c'est une lecture très divertissante et déculpabilisante, et aussi qui fait beaucoup de bien en termes de représentation. Je pense des femmes et aussi sûrement plus grand public, et qui va permettre à certaines personnes de la découvrir.

CLÉMENTINE - Je crois qu'effectivement, elle dit elle-même que c'est une parodie de la chick lit. Elle fait d'ailleurs référence à Bridget Jones assez ouvertement. Moi, je n'ai pas lu. Ça me donne très envie. Franchement, c'est drôle. C'est très, très bon, notamment parce que la vie sexuelle des quadragénaires, c'est un truc qui me pend au nez et donc très friande. Et d'ailleurs, celui de Marcela Iacub, que je n'apprécie pas particulièrement, mais son livre, en tout cas été à cet égard, vraiment édifiant, assez désespérant et très très drôle.

PAULINE - Là, c'est à base de mecs qui bandent mou et qui disent "je t'aime, mais je ne te désire pas".

KIYÉMIS - Ça donne envie !

CLÉMENTINE - Tout un programme pour cette rentrée misandre et donc, c'est publié au Seuil. Et toi qui Kiyémis ?

KIYÉMIS - Cet été, j'ai lu le livre *Girl Over* de Bernardine Evaristo, qui vient de sortir en France, et je l'ai trouvé extrêmement intéressant. Ce n'est pas le même type de lecture. Je n'ai pas ri aux éclats. Dans ce livre, elle raconte notamment l'histoire de personnes noires. Il y a des femmes, mais il y a aussi une personne trans dans le livre. Ce sont des personnes noires, britanniques et en fait, elles évoquent leurs histoires d'amour, leurs histoires d'immigration, leurs histoires de relations violentes. Parfois, ça parle du monde de l'art. Ça parle de sexe, de lesbianisme, de classe sociale, de pauvreté, de richesse. Et finalement, en fait, ce livre dépeint des personnes très différentes, à des époques différentes. Et je trouve vraiment ce livre riche.

D'ailleurs, *Girl Woman Over*, c'est un livre épais, mais il fait ce que la fiction et, je pense, la fiction anglaise, mais encore plus la fiction française, a du mal à faire : il montre des personnes noires aussi diverses que le monde à travers les histoires. Elle permet aussi d'apporter à la fiction un regard et des histoires différentes sur l'histoire des diasporas noires en Angleterre. Elle fait un peu envie de faire des comparaisons d'ailleurs, entre diasporas caribéennes, les diasporas africaines ou aussi, évidemment, la question des générations qui sont nées sur le sol britannique, qui se conçoivent Britanniques à raison. Et je trouve qu'en tant que personne noire qui vit sur le continent européen, c'est extrêmement important d'avoir ce type de représentation. On a souvent fait en tête, même si évidemment, ça existe en France, je pense à Léonora Miano, notamment, mais on a beaucoup en tête ce type d'histoire, de subtilité, de richesse et de finesse, on a plus l'habitude de voir ça fait dans les fictions nord américaines. Et ça, c'est super important d'avoir des histoires comme ça. De la fiction sur les afro afro (cf. Léonora Miano). Franchement, j'attends juste que la BBC reprenne les droits pour en faire une série parce que c'est magistral. Donc, si la BBC m'écoute et s'il y a quelqu'un qui y travaille qui m'entend, je pense que vous seriez trop bête de passer à côté de cette œuvre qui est absolument magistrale.

CLÉMENTINE - Oui, ça fait un peu penser à Zadie Smith aussi ce dont tu parles. Alors maintenant, on va parler de quelques lectures de la rentrée pour enragées. Peut-être que Kaoutar, tu veux nous parler du retour triomphal de Faïza Guène ?

KAOUTAR - Oui, je voudrais bien parler de ce livre, en effet. Donc, Faïza Guène est une autrice que l'on connaît de longue date, qui est de longue date inscrite dans le paysage littéraire français. Elle revient cette année avec la publication d'un roman qui s'intitule "*La discrétion*", qui paraît chez Plon, que vous trouverez dans

toutes les bonnes librairies et qui, à mon sens, le grand intérêt, le grand avantage, la grande qualité de retracer l'histoire d'une femme qui a combattu lors de la guerre d'Algérie et on suit sa trajectoire de cette période là, période dangereuse, violente, menaçante, en plein dans la problématique du colonialisme jusqu'à sa vie actuelle contemporaine dans la banlieue parisienne. C'est une sorte de portrait qui suit vraiment la trajectoire de cette femme là et qui donne à voir comment les différents contextes dans lesquels elle a été placée en tant que femme, en tant que mère, en tant que sœur, qu'épouse vont progressivement modifier son rapport à elle-même, son rapport à son corps, son rapport à sa propre famille. Et j'ai trouvé ça très beau de voir comment, progressivement, quelque chose de l'affirmation d'une existence va être mise au jour par Faïza Guène.

Je trouve aussi que le titre "La discrétion", c'était quelque chose qui était vraiment intéressant. Ça revient assez régulièrement dans la bouche de certains hommes et certaines femmes politiques, à savoir que les groupes "musulmans" devraient se faire davantage discrets ou que certains regrettent que les enfants qu'on dit parfois malheureusement des deuxième ou troisième génération, ne sont pas aussi calmes, sages, discrets et polis que l'étaient leurs parents. Donc, je trouvais politiquement juste avec ce nouveau roman qu'elle pointe de manière très discrète les enjeux politiques qui accompagnent ces différentes questions et avec évidemment énormément de sensibilité, beaucoup d'émotions et une vraie capacité à faire exister des personnages qui existent réellement dans le réel. Donc, la limite entre fiction et récit de soi peut parfois troubler. Et je trouve que c'est un gain et un vrai plaisir pour le lecteur et la lectrice. Donc, je vous conseille "La discrétion" de Faïza Guène chez Plon. Foncez, allez-y !

CLÉMENTINE - Ça donne très envie aussi. Et c'est vrai que "La discrétion", ça a l'air d'être une forme de stratégie politique. En tout cas, pour ce personnage, je ne sais pas, je ne l'ai pas encore lu, mais j'ai hâte. Alors quelqu'un d'autre qu'on suit régulièrement, dont on va prendre des nouvelles. Aujourd'hui, c'est Lola Lafon, avec son nouveau livre "Chavirer", qui est publié chez Actes Sud. Pauline, tu l'as lu ?

PAULINE - Oui, alors, dans ce nouveau roman qui s'appelle "Chavirer", on plonge dans l'histoire de Cleo. Donc, c'est une danseuse et collégienne de 13 ans qui est "repérée" à son cours de danse par une sorte d'entremetteuse terrible et qui se voit promettre une bourse de prestige de la part d'une mystérieuse fondation Galatée pour être livrée à un réseau pédo-criminel, puis être elle-même recrutée en tant qu'entremetteuse dans son collège. Donc, voilà, le thème est bien noir. C'est un récit vraiment glaçant qui donne vraiment la nausée sur le sujet, avec énormément de détails sur la manipulation, sur comment le piège se referme sur cet enfant. Comment cette mécanique est huilée pour attirer des jeunes filles dans ce piège là. C'est un roman vraiment saisissant, extrêmement maîtrisé, qui permet d'être vraiment aussi au plus proche du point de vue de cette héroïne, Cléo. On vit tout à travers son regard.

C'est assez bouleversant. Il y a une écriture très généreuse et la dissection des sujets, que ce soit la danse, les violences sexuelles, la honte aussi, la question de la classe sociale. C'est extrêmement précis, extrêmement juste. Et sur la forme, il y a par exemple tout un jeu avec le style indirect dans les dialogues. En fait, c'est comme si on les recevait à travers le cerveau de Cléo et on perçoit en fait tout le monde à travers ses yeux, avec sa candeur, sa vulnérabilité. Par ailleurs, ce n'est pas du tout du déballage morbide. Parfois, c'est très elliptique, mais c'est vraiment une démonstration, selon moi, des mécanismes de ce réseau. Et avec, comme souvent chez Lola Lafon, le sujet, comme je disais, de la classe sociale, donc comment ce réseau criminel cible des familles populaires ou de classes moyennes qui sont impressionnables, qui ont un désir d'ascension sociale pour leurs enfants et qui sont prêtes à tout gober pour leur réussite. C'est vraiment glaçant. Faut le lire dans de bonnes conditions, je pense, mais c'est d'une très grande maîtrise. Et franchement, pour moi, Lola Lafon confirme que c'est une très grande romancière.

CLÉMENTINE - Donc trigger warning !

PAULINE - Tu l'as lu Clémentine?

CLÉMENTINE - Non, mais j'ai lu le précédent, qui posait également la question de l'agentivité, c'est-à-dire de la capacité d'agir d'une jeune fille qui était kidnappée, Patty Hearst. Je ne sais pas si ces questions également posées dans ce nouveau livre. Mais en tout cas, c'est sûr qu'il fait écho à l'actualité, non seulement aux scandales sexuels qui ont eu lieu dans l'industrie du sport aux États-Unis, mais aussi à l'affaire entourant le défunt milliardaire Jeffrey Epstein et à sa petite amie qui était sa rabateuse de proies à l'époque.

KIYÉMIS - Et toi Clémentine, qu'est-ce que tu fais après ce récit assez glaçant ? Même si le livre donne vraiment envie pour le coup. L'écriture de Lola Lafon à l'air très intéressante à étudier. Mais pour toi, pour reconstruire après avoir foutu le feu, qu'est-ce que tu proposes ?

CLÉMENTINE - Pour danser sur les ruines fumantes du patriarcat, moi je vous recommanderais le dernier ouvrage d'Ovidie, la réalisatrice qui s'appelle "Baiser après MeToo". C'est vraiment tout le programme croustillant de cet ouvrage, publié chez Marabout. Le sous titre c'est "Lettres à nos amants foireux". C'est un livre qui s'adresse en priorité aux hommes. Je tiens à le souligner. Malheureusement, le packaging et la couverture, à mon avis, ne vont pas aider à vendre ce livre aux hommes. Et c'est regrettable. Il est dessiné par Digli, je me sens pas très proche de ce style de dessin qui rappelle peut être un peu la presse féminine. Chacun son style. En tout cas, le livre est très accessible et aéré. Ce n'est pas un manuel, mais c'est un livre qui répond à une question très spécifique dans chaque chapitre, de sorte que chacun et chacune s'y retrouve et se sent concerné.e. Pour citer des noms de chapitres, il y a

par exemple "celui qui m'a pénétré dans mon sommeil" ou encore "celui qui m'a sodomisé sans me demander avant".

Donc, en fait, à travers à chaque fois un exemple précis, qui est parfois abusif ou violent, qu'à mon avis tout le monde a vécu de près ou de loin et à travers le récit d'une expérience personnelle, elle analyse des concepts comme la culture du viol ou le consentement. Mais également, l'imaginaire qui vient du porno et la manière dont celui-ci se retrouve souvent dans la chambre à coucher. Quelles conséquences cela peut avoir ? En tout cas, pour les femmes ou pour les personnes qui s'identifient comme femme, je pense que c'est vraiment un état des lieux de l'intimité trois ans après MeToo, qui est extrêmement nécessaire pour mesurer les avancées qui ont eu lieu dans la sphère sexuelle et intime ou pour mesurer les résistances face à ce changement. Je vous le recommande. Et toi, Kaoutar ?

KAOUTAR - Alors pour suivre sur cette idée de reconstruction, voire même de danse, sur les ruines du patriarcat, il y a un livre qui me semble particulièrement incontournable. C'est le livre de Fatima Ouassak qui s'intitule "La puissance des mères, pour un nouveau sujet révolutionnaire", publié par La Découverte. Et c'est un ouvrage où Fatima Ouassak, qui est politologue de formation, mais qui est aussi une militante engagée dans un certain nombre de causes particulièrement liées à la question de l'écologie et de l'antiracisme en particulier, a pour vocation d'essayer de montrer que, finalement, toutes les femmes ne sont pas que des femmes. Mais parmi ces femmes, il y a aussi beaucoup de femmes qui sont des mères et c'est comme si finalement elle retournait une sorte de paradigme dominant qui a longtemps permis au féminisme français, voire au féminisme européen, de se construire en marginalisant, ou en tout cas en considérant que l'expérience de la maternité, le fait de donner la vie à un ou plusieurs enfants, participait à appauvrir ou en tout cas à construire le terreau fertile de l'oppression féminine. Fatima Ouassak part d'un autre présupposé. Je trouve intéressant que son livre paraisse d'ailleurs lors du 50e anniversaire du MLF.

Il y a quelque chose ici dans les correspondances qui peut-être intéressant à noter. Le pari intellectuel et politique que fait Fatima Ouassak, va être finalement de considérer que les mères, comme l'indique très justement le titre, sont aussi à considérer comme des sujets politiques. Elles sont aussi à considérer comme des forces de proposition à des endroits qui ne sont pas uniquement liés à la question de la maternité, mais qui sont liées à l'ensemble des possibilités de devenir des enfants en question. Cela veut donc dire que le livre de Fatima Ouassak pose très clairement la question de l'école. Quelle place, les parents, et en particulier les parents liés à l'immigration post-coloniale et appartenant aux fractions populaires de cette population racisée. Quelle place ces parents peuvent-ils occuper au sein de l'institution ? Est-ce qu'ils doivent raser les murs de l'institution comme cela a été longtemps le cas en termes d'injonctions de l'école elle-même ? Ou est-ce qu'au contraire, ces parents ont à inclure, comme Fatima Ouassak, à construire un rapport de force avec l'institution pour pouvoir comprendre et pour pouvoir participer à la décision, par exemple, de ce que les enfants vont manger, de ce que les enfants vont

décider d'entreprendre comme un apport, notamment à la question écologique. Il y a tout un renversement du paradigme proposé ici par Fatima Ouassak et une certaine manière de concevoir aussi le rôle de mère. Pas seulement comme un rôle attaché à la sphère domestique et privée, mais bien comme possibilité d'intervention au cœur de l'espace public.

Le livre brasse beaucoup de questions. Il a beaucoup de dimensions. Il est porté par un "je" à la première personne qui est à la fois intime, mais rejoint aussi très facilement des possibilités collectives. Il y a quelque chose ici d'un "je" traversée par plusieurs voies, par une pluralité d'expériences. Je n'essaie pas de résumer davantage le livre, ça n'a pas beaucoup de sens, mais simplement vous dire que c'est vraiment une autre manière d'appréhender à partir du postulat féministe, du postulat anti-raciste, de l'attention à l'éthique environnementale et de la question, bien sûr, des classes sociales, un enjeu fondamental. À savoir celui de l'intervention des mères, des parents au sein des différentes institutions sociales par lesquelles les enfants sont amenés à passer. C'est donc une autre manière, finalement, de concevoir les possibilités citoyennes. Je vous invite vivement à lire ce livre. Je suis sûre qu'il élargira des choses qui, peut-être existent déjà à votre esprit, mais peut-être de manière encore un peu plus radicale.

CLÉMENTINE - On a l'impression que le livre répond vraiment au titre de Faiza Guène, justement, dont je parlais avant "La discrétion".

KAOUTAR - Complètement.

CLÉMENTINE - C'est vrai que tu nous en avais déjà parlé brièvement dans un mini épisode sur les mauvaises mères, auquel on vous invite à vous référer. Et alors, pour parler de littérature pour s'échapper, je pense qu'on ne peut pas se passer de mentionner, peut-être même plus longuement, le livre de Fatima Daas, "La petite dernière", aux éditions Notabilia. Pauline, tu l'as lus ?

PAULINE - Oui, je l'ai lu. Fatima Daas a été pas mal mise en avant, elle a fait la couv' des Inrocks, elle est passée sur France Inter, etc. Ce traitement médiatique a été un peu particulier parce qu'elle était quand même beaucoup ramenée, en fait à ses identités, c'est-à-dire musulmane pratiquante, lesbienne, écrivant au "je", mais avec un pseudo. Et d'ailleurs, son personnage n'a pas le même âge qu'elle, et elle insiste sur l'aspect fictionnel de ce qu'elle écrit. Donc, le traitement médiatique, je le trouve assez infantilisant, surtout qu'elle-même elle dit qu'elle a envie qu'on l'interroge sur son écriture avant tout et qu'elle n'a pas envie d'être récupérée, que ce soit d'une manière ou d'une autre.

CLÉMENTINE - Oui, ça peut aussi contribuer à occulter vraiment la matière littéraire dans le texte.

PAULINE - Oui, absolument. Et faut surtout pas l'en déposséder. Donc, oui. Et puis, ça peut laisser sous entendre que vu son expérience, en fait, on aurait le droit pour certaines personnes de laisser de côté aussi les exigences littéraires. Et je pense que c'est intéressant à souligner la manière dont elle est abordée médiatiquement. Ceci étant dit, c'est un premier roman, donc il y a une forme d'urgence assez simple, assez directe, qui ne s'embarrasse pas de fioritures. C'est un texte vraiment dépouillé, assez cash. Donc, les critiques disent qu'il y a beaucoup d'Arabes et je cite "de parler des cités". Mais franchement, pour moi, ce n'est pas du tout le sujet. C'est pas du tout ce qu'on retient. C'est hallucinant. En fait, je n'ai pas reconnu ce que j'ai entendu, c'est juste qu'il y a une anaphore dans le texte. Il y a un côté lancinant, poétique de la répétition. En fait, chaque chapitre commence par "je m'appelle Fatima Daas" et il y a plein de phrases qui vont revenir à chaque chapitre. Donc, il y a une répétition qui est lourde de sens en ce qui concerne ces multiples identités et sa négociation avec ces différentes identités. La presse parle aussi d'un côté slam. Enfin, je vois plus ça comme une manière d'interroger cette identité et aussi son nom qui est un pseudo. Donc, il ne faut pas réduire Fatima Daas à ça. C'est vraiment injuste.

CLÉMENTINE - C'est gênant. En tout cas, dans cette émission, ça nous permet vraiment de voir qu'il y a des doubles standards dans la réception de certains textes considérés comme un minorisés et pas d'autres.

PAULINE - C'est ça. Et donc, c'est un portrait auto-fictionné par petites touches, assez elliptique et qui arrive cependant à esquisser tout un monde qui va parler de la relation à la mère, de la violence du père, des sœurs, des histoires d'amour, des tentatives infructueuses de demander à un imam si c'est OK d'aimer les femmes. Le regard de cette jeune femme sur Paris, sur les milieux intellectuels, c'est très engagé. C'est un beau texte sincèrement, qui résonne comme une musique et qui pose aussi des questions vraiment passionnantes. Par exemple, comment parler de soi sans exposer les siens, qui parlent aussi du privilège de pouvoir dire la vérité ou pas? Tout ça dans une forme qui n'est ni didactique, ni ce n'est pas un pamphlet et ce n'est pas larmoyant. En fait, c'est une voix qui trouve son chemin dans des évocations. Ce n'est pas un témoignage non plus, donc ce sont vraiment des images, des suggestions. C'est en cela aussi que ce livre est extrêmement contemporain, avec une exploration littéraire singulière qui est une vraie démarche d'actrice et non juste un témoignage comme certains. Certains journalistes le laisserait entendre. C'est vraiment une démarche de romancière qui est très belle.

KAOUTAR - Tout ce que dit Pauline, c'est effectivement des choses que j'ai pu ressentir en lisant le livre à mon tour. Et je trouve que le cas de Fatima Daas, là je parle vraiment pas de l'autrice et je ne parle pas tant de son livre, quand je dis "le cas Fatima Daas". C'est plutôt la manière dont elle va être construite médiatiquement comme quelque chose qui, à un moment donné, pose problème, notamment lorsqu'elle considère, par exemple qu'en tant que femme lesbienne, elle était dans le péché. Et puis, par la suite, elle développe plus encore cette opinion, ce sentiment qui

est le sien à l'égard d'elle-même. Et je trouve donc que cette construction, elle est vraiment intéressante parce qu'elle permet de montrer à quel point le champ littéraire français est très proche du champ médiatique, il y a des allers et retours qui sont très éloquents, permet vraiment de montrer, de voir, de comprendre comment est-ce que des logiques genrées et des logiques racialisantes sont à l'œuvre. Comment, tout d'un coup, quelque chose qui est construit comme étant une subjectivité au prisme de la machine littéraire, au prisme de la machine médiatique se retraduit au contraire comme une forme de représentation. Donc voilà, tout cela me fait aussi penser qu'il y a aussi une très forte inégalité qui traverse les champs de création par rapport à la question de la propriété de la parole. Tous les auteurs et toutes les autrices ne sont pas égalitaires ou propriétaires de leur parole. Et là, on voit que Fatima Daas a été plus facilement, plus fortement voler de sa parole que d'autres auteurs ou autrices. Mais bien sûr, ça mériterait une étude encore plus prolongée. Mais la vie est longue.

PAULINE - Et tu as aimé le livre Kaoutar ?

KAOUTAR - Moi, j'ai aimé le livre et puis je l'ai pris comme une sorte de tentative aussi de faire le point sur une expérience qui est extrêmement complexe. J'ai aimé le livre, mais comme vous voyez, je trouve que j'ai tellement été rapidement confronté à ce que le livre est devenu, médiatiquement parlant, qu'on se retrouve dans cette situation qui est plus que malheureuse. On se retrouve moins à parler du livre et de la langue, de l'autrice par exemple, qu'à parler des différents élans idéologiques qui ont décidé d'y poser leurs gros sabots. Je pense qu'il faut vraiment lire et sûrement relire pour pouvoir aussi faire la part des choses entre ce qu'est Fatima Daas en tant qu'autrice et les différents risques de construction médiatique qui l'entoure potentiellement.

CLÉMENTINE - On espère ne pas contribuer justement à cette construction médiatique vraiment fâcheuse.

KIYÉMIS - On aura peut-être le temps de l'aborder plus tard aussi, quand on l'aura lu dans le silence. Et toi, qu'est ce que tu peux nous proposer du coup Clémentine ?

CLÉMENTINE - Je voudrais parler de "Fille", qui est le nouveau livre de Camille Laurance aux éditions Gallimard. Camille Laurent, c'est quelqu'un qu'on lit depuis une vingtaine d'années. Et là, ce nouveau roman, je pense, entretient une forme de parenté, de filiation avec un autre livre, c'est "Mémoire de fille", d'Annie Ernaux. En plus ça se passe à Rouen, en Normandie. C'est vrai qu'à l'aune des sorties récentes, le livre n'est pas d'une originalité folle, mais en tout cas, il décrit assez bien une généalogie française et tout un apprentissage de la féminité dans les années 1950 et 1960, notamment à travers les mots, la langue genrée, non inclusive, etc. Donc, on voit le père absent qui veut absolument avoir un fils. La grossophobie, l'inceste, la

mort d'un enfant. Voilà, c'est vrai qu'au regard de ce qui sort en ce moment, il y a une forme de classicisme dans le style, qui est presque archaïque. Et je pense aussi que le sexisme excède évidemment la question de la langue. Par ailleurs, j'ai relevé quelques passages un peu étranges d'analyse psychanalytique, par exemple sur pourquoi la fille de la narratrice est lesbienne. Voilà, je vous laisse nous donner votre avis et méditer tout ça.

Les recommandations culturelles

KIYÉMIS - Ce que j'ai lu cet été et que j'ai vu est le livre et l'adaptation de Céleste NG, "Little fires everywhere". Donc, l'histoire commence un matin où une famille blanche, bourgeoise et blonde littéralement, se réveille en se rendant compte que la demeure familiale vient d'être incendiée. De fond en comble, tous les regards se tournent vers Isis, la petite dernière qui est considérée comme la brebis galeuse de la famille. En parallèle, on a une famille monoparentale composée d'une artiste et d'une fille qui vient de s'installer et qui loue justement cette famille bourgeoise. "La demeure", je ne veux pas vous spoiler parce que c'est un livre qui est extrêmement bien écrit, extrêmement bien construit et qui met finalement en parallèle une famille bourgeoise avec le papa, la maman, les trois enfants, le chien, la demeure en brique et comment on fête l'arrivée de cette famille d'artistes monoparentale et considéré un peu comme en marge, puisque c'est une famille en fait finalement qui change beaucoup d'habitat, etc.

Il remet en question et en cause cette hiérarchie dans cet espace qui est une banlieue bourgeoise des États-Unis. La série a été adaptée et elle est sortie sur Amazon Prime cet été. J'ai trouvé Reese Witherspoon et Kerry Washington, qui jouent respectivement la mère artiste et la mère bourgeoise excellentes. Encore une fois, il y a vraiment des questions de suprématie blanche, des Blancs gentils, mais pas trop bourgeois qui sont posés dans la série. J'ai trouvé ça très fin et très intéressant. Franchement, je vous le conseille, je le recommande.

CLÉMENTINE - Oui, en effet, c'est encore une super production de Reese Witherspoon qui s'est beaucoup engagée sur toutes ces questions ces dernières années pour faire émerger des autrices et adapter leur travail à l'écran.

KIYÉMIS - Et d'ailleurs, je vous signale aussi que dans ce livre, je pense qu'il y a vraiment un sujet qui est très touchy, c'est qu'Amandine Gay aborde, c'est la question de l'adoption trans- raciale. Je n'ai pas vraiment le souvenir d'un livre comme ça et d'une série qui aborde cette question de manière aussi frontale. Qu'est-ce que tu en pense Clémentine ?

CLÉMENTINE - Oui, oui, c'est vrai, je l'ai vu et ça m'a rappelé aussi un podcast du New York Times qui s'appelle "Nice white parents" ("Gentils parents blancs"). Voilà, je vous invite à vous y référer. Et toi Pauline ?

PAULINE - C'est un livre qui m'a été offert par une journaliste, Mathilde Doisy, c'est "Laissez-moi" de Marcel Sauvageot et c'est superbe. En fait, c'est un monologue publié en 1930 d'une femme en convalescence dans un sanatorium qui taille un costume à son ancien amant qui s'est comporté comme un goujat. C'est un peu du Chloé Delaume dans les années 30. C'est subtilement misandre. C'est vraiment dans le thème de cette rentrée littéraire. C'est un petit bijou. C'est très court, mais c'est très incisif.

CLÉMENTINE - On a besoin de ces perles misandres.

KIYÉMIS - Attention, il y a le ministère de L'égalité femmes-hommes qui va venir. Et toi Clem' du coup, c'est quoi ?

CLÉMENTINE - Moi, je vais passer sur le film de Sophie Letourneur, "Énorme", qui va sûrement causer la polémique. Je voudrais recommander dans la rentrée ciné qui est assez riche, le film "Rox" de Sarah Gavron, qui est sorti le 9 septembre. Elle avait causé un film assez médiocre sur les suffragistes anglaises et qui suit de manière plus heureuse, une adolescente de 15 ans que sa mère abandonne. Non, ce n'est pas une mauvaise mère. Elle a de bonnes raisons de prendre la fuite. Qui, du coup, galère avec son petit frère dans un quartier populaire de Londres. Évidemment, on pense de très loin à "Mignonne", qui est sorti récemment, dont on parlait tout à l'heure, notamment parce que les jeunes actrices, qui jouent vraiment une énergie assez folle. Le film n'est absolument pas misérabiliste. Il est très drôle. Je vous recommande particulièrement une scène de Tampax à rallonge. Ce n'est pas une nouveauté, mais le film permet quand même de rappeler que les jeunes filles racisées issues de milieux populaires ont beaucoup de ressources. Je pense que c'est important de le souligner. Alors, c'est la minute auto-promo puisque presque tout le monde autour de cette table a des projets de livres ou des livres qui sortent ou qui ressortent. D'abord, peut-être toi Kiyémis, puisque ton livre est réédité.

CLÉMENTINE - Je suis ravie d'annoncer que je republie mon premier recueil de poésie, "A nos humanités révoltées", aux éditions Les premiers matins de novembre. Je suis vraiment très contente. C'est mon tout premier recueil de poésie. Pour celles qui n'ont pas encore lu, il parle de féminisme, il parle de l'antiracisme, il parle de joie et de colère. Et j'ai hâte d'avoir les retours des lecteurs et lectrices parce que ça, ça m'a vraiment énormément manqué. Et je pense que la poésie se partage et se vit. On en a déjà parlé dans le podcast à plusieurs reprises et ça me fait plaisir qu'il soit republié pour ceux et celles qui ont des mauvais souvenirs de poésie, ce que je comprends parfaitement, ne vous inquiétez pas, je crois que le commentaire que j'ai

le plus reçu, c'est "je suis pas fan de poésie, mais ton recueil il est pas mal". Donc, foncez, demandez le à vos libraires, demandez le à vos bibliothèques, demandez le à vos potes, à tout le monde. Je suis ravie de le revoir en librairie.

CLÉMENTINE - Tu nous fera une petite dédicace. Félicitations! Et toi, Kaoutar, est-ce que tu veux nous partager tes projets d'écriture en cours ?

KAOUTAR - Une chose dont je suis très contente, c'est la publication aux éditions Fayard d'un ouvrage collectif qui regroupe une majorité d'écrivains et d'écrivaines, "Les désirs comme des ordres" et dans lequel de nombreux auteurs reviennent notamment sur la question de MeToo. Et pour ma part, je suis très contente d'avoir pu publier un texte sur la question du voile et sur les processus de racialisation et de sexisme qui touchent les femmes qui portent le voile en France. Je reviens notamment sur un tweet qui avait été lancé par un journaliste français où il expliquait que finalement, lorsqu'il voyait une femme qui porte le voile dans la rue, il se sentait comme particulièrement violenté puisqu'il interprétait ce port du voile comme une manière pour cette femme de lui dire qu'elle refusait toute forme de relations sexuelles avec lui.

Et le tweet était vraiment très étonnant en disant "mais finalement, cette femme, c'est elle qui me rejette. C'est elle qui m'a exclue de ces potentiels prétendants sexuels". Donc, je reviens sur cette idée selon laquelle les femmes musulmanes auraient une sexualité exceptionnelle. En tout cas, elles font état une forme de ségrégation, du côté de ces chers messieurs, ce qui permet de faire le lien entre la question du racisme, la question du féminisme et, bien évidemment, le contexte actuel français marqué et pas seulement à la frange, par des formes évidentes d'islamophobie. Je suis contente que le livre soit en librairie prochainement sous la forme d'un chapitre et merci, aux éditions Fayard.

CLÉMENTINE - Bravo, tu feras tourner ! Et quant à toi, Pauline, tu vas publier ton premier livre le 30 octobre pour Halloween.

PAULINE - Oui, chez Anne Carrière, c'est un récit qui s'appelle "Vilaines filles. Les travailleuses du sexe, les clientes et la journaliste". Et donc, c'est une sorte de récits, de reportages au long cours entre différents pays. Avec, au cœur du récit, des témoignages sur les luttes TDS. Et il y a une partie aussi sur les femmes clientes du travail sexuel, qui sont bien sûr minoritaires, mais qui existent et qui ont des choses à dire. Et enfin, c'est un peu une réflexion aussi sur comment on représente le travail sexuel médiatiquement, et pour revenir sur ces figures médiatiques.

KIYÉMIS - Félicitations Pauline !

PAULINE - Et toi, Clémentine, "La charge sexuelle", ton dernier livre, comment ça se passe ?

CLÉMENTINE - Mon dernier, et seule livre pour l'instant, est sorti en juin. Il est toujours en vente. Il se porte bien et il est aux éditions First. Pour rappel, c'est un état des lieux de l'intimité, de la pénibilité de la sexualité des femmes et du labeur invisible que constitue la sexualité féminine ou en tout cas, pour les personnes qui s'identifient comme femme. Moi aussi, je veux bien avoir des retours. S'il vous avez plu, ce qui vous a déplu ? Dites moi tout !

KIYÉMIS - Félicitations Clem' !

CLÉMENTINE - Sinon, on n'oublie pas d'acheter le livre de notre cheffe chez Nouvelles Écoutes, Lauren Bastide, ça s'appelle "Présentes" et elle l'a écrit à partir de conférences qu'elle a mené au Carreau du Temple, à Paris, avec des penseuses et des chercheuses, par exemple Rokhaya Diallo ou Elisa Rojas. Ça parle des femmes, de la place des femmes ou de l'absence de place des femmes dans l'espace public. De grossophobie et de transphobie. C'est très pédagogique. Et surtout, ça rappelle aux hommes que la recherche sur toutes ces questions existe et qu'il est urgent de s'en saisir.